

L'Attendu et l'innatendu : les aventures de Volpek, l'agent secret canadien (*premier parcours*)

Renald Bérubé et Françoise Daigle

Volume 21, numéro 1, automne 1988

Yves Thériault : une écriture multiple

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500839ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500839ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R. & Daigle, F. (1988). L'Attendu et l'innatendu : les aventures de Volpek, l'agent secret canadien (*premier parcours*). *Études littéraires*, 21(1), 103–120.
<https://doi.org/10.7202/500839ar>

Résumé de l'article

Volpek, l'agent secret canadien, est le héros d'une série de huit romans d'espionnage destinée à la jeunesse. Série qui contient des stéréotypes relevant du genre (Volpek est le chef du trio des Bons) et doit aussi tenir compte de son public-cible. Mais pourquoi ce nom, Volpek, dont la première lettre semble l'associer au trio des Méchants ? Ainsi commence une... enquête qui veut montrer les diverses symétries/oppositions à l'oeuvre dans la série et identifier les forces en présence. Ce qui ne va pas sans détours inattendus.

L'ATTENDU ET L'INATTENDU : LES AVENTURES DE VOLPEK, L'AGENT SECRET CANADIEN (premier parcours)

renald bérubé

(avec la collaboration de françoise daigle)

Ainsi, Jean-Pierre Dupont était devenu Volpek.

Mais encore, par quels chemins tortueux ? C'était surtout cela qu'il se remémorait ce matin-là, au large de la Calabre et en route vers le détroit de Messine. Il se souvenait d'une jeunesse sans aventure, mais sportive. Pourtant, il n'avait pas pour autant délaissé l'étude, et même la culture. Il ne voyait pas pourquoi, tout en sachant apprécier le football et le hockey, tout en excellant dans les sports violents, tout en se passionnant pour l'aviation, il ne pouvait pas, parallèlement, s'adonner à la lecture, aimer la bonne musique, connaître la littérature, expression des peuples, et même s'adonner parfois à la poésie. Il ne trouvait rien d'incongru à ce voisinage de deux mondes à part et s'en trouvait, par le fait même, un homme extraordinairement équilibré.

Yves Thériault, *le Secret de Mufjarti*, p. 63-64.

On pourrait comparer un roman de Fleming à une partie de football, dont on connaît au début l'ambiance, le nombre et la personnalité des joueurs, les règles du jeu, le fait qu'en tout cas il

se jouera sur un terrain gazonné. La seule différence est que, dans une partie de football on ignore jusqu'à la fin l'information dernière : qui sera le gagnant ? Il serait plus exact de le comparer à une partie de basket-ball jouée par les Harlem Globe Trotters contre une petite équipe de province. On sait de façon certaine et en vertu de quelles règles des Harlem Globe Trotters l'emporteront ; le plaisir consistera alors à voir avec quelles trouvailles et quelle virtuosité ils atteindront le moment final, avec quelles jongleries ils tromperont l'adversaire.

Umberto Eco¹

Dès lors, titre et épigraphes ainsi affichés, vous savez bien, lecteur impénitent habitué aux « chemins tortueux », que d'ores et déjà les dés, comme toujours, sont un peu pipés, que la mèche est vendue, roman d'espionnage oblige. Agent secret canadien inventé par Yves Thériault que la pratique de l'écriture n'empêchait pas, le samedi soir en 1960, d'écouter « son » hockey², Dupont alias Volpek, « Génie en mathématiques, brillant élève en physique » (*la Bête à 300 têtes*, p. 15), mais aussi « athlète complet » (*la Montagne creuse*, p. 21) aimant la littérature et s'adonnant même à la poésie, aurait sans doute été ravi des savantes remarques d'Umberto Eco analysant les romans d'Ian Fleming qui mettent en vedette, on le sait aussi, James Bond, alias Agent 007. Savantes remarques qui prennent la forme d'une comparaison en deux temps, le second précisant le premier : un roman de Fleming peut être comparé à une partie de football dont toutes les règles et autres éléments sont connus d'avance, sauf le résultat final ; pour être « plus exact », un roman de Fleming peut être comparé « à une partie de basket-ball jouée par les Harlem Globe Trotters contre une petite équipe de province », même le résultat étant dans ce cas connu d'avance. Tout l'intérêt du match réside alors dans la manière de son déroulement, dans son écriture, pour revenir au langage de la littérature. Pratique littéraire de l'espionnage, pratique sportive : dans les deux cas, stratégies et « combinatoires », savantes combines et jeux périlleux. Les aventures de Volpek, même si elles visent un public précis dont nous reparlerons, peuvent se lire comme celles de l'Agent 007 par Eco ; car les deux agents, si l'imagination lectorale se permet un instant de jouer avec le temps et l'espace des héros,

peuvent apparaître comme des collègues-ès-aventures espionnes, compères logeant de surcroît du même côté de la barricade, c'est-à-dire, cela va de soi, du côté des Bons : dans l'univers des Catégories opposées, la Majuscule a ses droits.

Cela étant, il ne nous reste plus, alors, qu'à pratiquer à notre tour la lecture du roman-basket selon Eco. Notre critique suivra donc Volpek, agent secret globe-trotter, dans ses huit aventures³, dont on sait pourtant sur quoi elles *doivent* déboucher. En nous disant que l'attendu (« la personnalité des joueurs », celle de Volpek et de son adjoint par exemple) peut parfois prendre des tournures étonnantes, et que l'inattendu, *a fortiori*, doit bien nous réserver des surprises. L'attendu : l'affrontement originel des Bons et des Méchants dans lequel nos fantasmes, malgré tout (nous), trouvent toujours de quoi se repaître et se reconnaître. Victoire ultime des Bons — forcément, puisqu'ils seront encore les héros des épisodes à venir — après un parcours semé d'embûches et de pièges attendus qui a pu laisser planer des doutes, temporairement, sur leur ruse et leur toute-puissance. Victoire qui ne doit pourtant pas éliminer les Méchants, puisqu'ils doivent aussi se trouver au rendez-vous des épisodes suivants : le roman qui se termine — sauf le dernier de la série — annonce toujours, en épilogue ou autrement, le roman suivant. L'inattendu se manifesterait donc dans l'attendu même, dans diverses manœuvres, « trouvailles » et « jongleries » de l'écriture.

Métaphore sportive oblige, il est de bon ton et de bonne publicité, avant les grandes épreuves sportives ou athlétiques, de procéder à de solides reportages sur la confrontation à venir : ce qu'il est convenu d'appeler l'avant-match. Et vous savez bien, lecteur impénitent, qu'il est impossible ici de ne pas penser à l'avant-texte selon Jean Bellemin-Noël⁴, alors même que vous reconnaissez être en train de jouer sur les mots. Car l'avant-texte est déjà du texte, une étape antérieure de la version définitive, alors que l'avant-match ne fait que précéder le match lui-même ou le reportage en direct de ce match. L'avant-texte de l'avant-match ne pourrait être qu'une version non diffusée ou non imprimée de ce reportage ; ou alors, si l'avant-match devait être belleminien, cela oserait vouloir dire que le match à venir a déjà fait l'objet d'une répétition — quel sportif pourrait accepter cette idée, sinon un spectateur de la lutte ? D'autant plus que l'avant-match que

nous allons maintenant commenter relève aussi du paratexte selon Genette⁵. Comme l'écrivait Thériault, écrivain que les mots, paradoxe attendu, embarrassaient souvent : « Quelle est la question en ce seul mot »⁶ ?

Avant-match : genèse et épitexte

« Il était une fois... »⁷ ; « Quand il eut atteint l'âge et prouvé sa vaillance, Agaguk... »⁸. La genèse parle du début, des origines, mais ne se raconte souvent qu'après. Celle de la série Volpek sera racontée par Thériault lui-même au cours d'entretiens donnés en 1981 et diffusés en 1982 — épitexte auctorial public, selon les distinctions établies par Genette dans son étude du paratexte⁹. Alors que le premier « Volpek » avait été publié en 1965, peu de temps après « les Ailes du Nord », série de six aventures pour adolescents publiée entre 1959 et 1962 :

Quant à Volpek, qui est venu plus tard, c'est parti d'une autre intention. Voyant que j'avais pu faire des livres pour la jeunesse, j'ai voulu envisager la possibilité d'en faire d'autres, mais dans un genre un peu différent. À l'époque — je pense qu'il existe encore d'ailleurs —, Bob Morane était le héros favori des petits gars d'une dizaine ou d'une douzaine d'années. On le retrouvait partout, dans tous les dépôts. Alors, un certain monsieur Sasseville, le nouveau directeur chez Lidec, une maison d'édition appartenant aux Frères des Écoles chrétiennes, m'a demandé de faire une série avec laquelle ils pourraient peut-être concurrencer Bob Morane. J'ai dit : « À mon sens, ce qui serait intéressant ce serait de faire un mélange de science-fiction et d'espionnage ; fabriquer un héros canadien qui aurait certains pouvoirs — des forces plutôt que des pouvoirs —, et avec ça on pourrait faire quelque chose de l'un. » Je lui suggère un héros qui aurait une touche internationale — parce qu'on voulait conquérir un marché mondial ; enfin, on avait de grandes ambitions ! Et j'ai conçu le héros Volpek, dont le père était yougoslave et la mère canadienne-française. C'était un bonhomme superbement beau, superbement fort, plein de connaissances comme, par exemple, le karaté, la pilotage d'avions de haute vitesse, etc. Et monsieur Volpek opérait dans tous les pays du monde. Heureusement, j'avais pas mal bourlingué, pas mal voyagé [...] ¹⁰.

« Livres pour la jeunesse », plus spécifiquement pour les « petits gars d'une dizaine ou d'une douzaine d'années ». Le lieu de publication sera Lidec, « maison d'édition appartenant aux Frères des Écoles chrétiennes ». Public visé et lieu d'édition : on comprend que le modèle à concurrencer soit Bob Morane plutôt que James Bond — les entreprises de séduction, par exemple, seront réduites au minimum. Le genre de la série :

« un mélange de science-fiction et d'espionnage » ; mais une science-fiction qui ne fasse pas perdre pied au jeune lecteur éventuel, ne le dérouté pas trop en regard du temps qu'il habite : le premier « Volpek » situe l'action en 1975 (*la Montagne creuse*, p. 11), dix ans seulement « après » l'année de publication. De fait, la composante espionnage constitue le point d'ancrage de la série, comme en témoigne le syntagme « l'agent secret canadien » qui apparaîtra sur la couverture, au-dessus du nom Volpek et sous chaque titre particulier, à partir du troisième des huit romans de la série. Parce qu'il se donne pour fonction de contrer l'action des Méchants qui veulent dominer le monde, l'agent secret mène le lecteur vers la science-fiction : l'univers espion, paramilitaire par nature, dispose toujours avant l'univers de monsieur tout-le-monde des inventions nouvelles de la science. James Bond pourrait en témoigner.

Il arrive souvent qu'une « série pour la jeunesse » se donne plus ou moins explicitement une fonction éducative. Ainsi, les cinq premiers « Volpek » contiennent, à la fin de l'œuvre, des « renvois », des « explications scientifiques » qui, dus à Thériault ou à des sources qu'il identifie, rendent la science-fiction... scientifique, à tout le moins imaginable d'un point de vue scientifique. Le dernier roman, *les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, relève sans doute davantage du fantastique que de la science-fiction ; le vampirisme n'en est pas moins, au cours de l'œuvre, par le biais d'une séance d'études de Volpek à la Bibliothèque nationale de Paris (p. 28-30), l'objet d'explications rationnelles, ou presque : « Je comprends sans comprendre », dit Volpek à son tour, comme plusieurs héros d'autres romans, nouvelles ou contes de Thériault. Parenté qui n'a pas de quoi nous étonner (« Heureusement, j'avais pas mal bourlingué, pas mal voyagé... ») : quelque part, bien près du narrateur qui ouvre des parenthèses explicatives, qui remonte le cours de l'histoire des pays ou qui décrit les lieux de l'action par exemple, Thériault l'auteur est là, présent. D'une certaine manière, Volpek, qui a piloté des « avions de haute vitesse » et qui sera aux commandes d'un véhicule interplanétaire dans *le Dernier Rayon*, réalise les fantasmes de l'adolescent Aaron rêvant sur le Mont-Royal :

La phrase devenait un leitmotiv : Je suis un conquérant.

[...]

Dès lors il fut pilote. Les avions à réaction des bases proches survolaient le Mont-Royal. Aaron les pilotait. Il fonçait sur des navires en haute mer, il harcelait des villes, il traversait le mur du son, explorait la stratosphère¹¹.

Continuité des préoccupations (intertextualité restreinte selon Ricardou) d'une œuvre par-delà les dates (la première version romanesque d'*Aaron* date de 1954) et les genres, romans pour la jeunesse dans le cas de la série Volpek, œuvre littéraire selon l'institution dans le cas d'*Aaron*. Il y a, dans toutes les écritures de Thériault, des thèmes, des images, des expressions, des structures narratives qui reviennent, inlassablement ; d'une manière plus textuelle, ces récurrences désignent encore l'origine, la genèse. Non plus celle que l'auteur raconte, mais celle qui se raconte dans ses textes avec ou sans sa connivence consciente.

Car l'épitéxte auctorial public, en tant que récit de la genèse d'un texte, doit aussi nous laisser sur nos gardes et demeurer sujet à caution. Parlant de Volpek, Thériault commet une erreur : l'agent secret canadien est né d'un père canadien-français et d'une mère d'origine yougoslave, non pas l'inverse (*le Secret de Mufjarti*, p. 62 sq.). Comment, né d'un père yougoslave, aurait-il pu s'appeler originellement Dupont ? Volpek, nom d'espion comme on dit nom de guerre ou pseudonyme d'écrivain, lui sera donné par sa mère. De même, le narrateur du *Dernier Rayon* se trompe aussi : alors que la première page nous donne une date, « le 6 mars 1977 », les débuts des chapitres cinq et six en donnent deux autres, sans qu'il soit alors question d'analepse : « En cette année 1975 », « le 8 juin 1975 ». Dans les deux cas, il faudrait lire 1977 ; mais le narrateur, par mégarde, rappelle le temps originel de la série. Mais qui ne se trompe jamais ?

Les Deux Trios opposés et le déroulement de la série

Donc, les Bons et les Méchants, le trio des Bons vs le trio des Méchants, trios susceptibles de différents changements d'un roman à l'autre. Mais avant tout, trios opposés, à la fois symétriquement et absolument. Vous vous dites, ayant lu en particulier *Agaguk*, *Mahigan*¹² et *Agoak*¹³ que cette structure en opposition, attendue dans le monde de l'espionnage, est aussi fréquente dans l'ensemble de l'œuvre de Thériault.

Le scénario de base de chaque... match pourrait se résumer de la manière suivante. Apprenant par son supérieur (le Ministre, dont les bureaux se trouvent à Ottawa) divers faits étranges survenus en différents points du monde, Volpek reçoit la mission de découvrir le péril qui se cache derrière ces événements mystérieux dont chacun, pris séparément, peut prendre des apparences anodines. Dans *le Dernier Rayon*, l'absence prolongée de manifestations de l'organisation méchante devient l'élément troublant déclencheur de l'aventure. Le but ultime de la mission de Volpek est toujours de sauver l'humanité d'un même désastre imminent, la domination du monde par les Méchants. Au mépris du danger qui guette sa personne, et même s'il doit, tout en la faisant chanter, s'acoquiner un moment avec la Mafia qui alors trahit lesdits Méchants (*les Pieuvres*) : la Bonne Cause, parfois, doit marcher sur ses principes, savoir combattre le feu par le feu. Il sera aidé dans cette mission par Boson Benoît, son allié, son « dévoué second » (*la Bête à 300 têtes*, p. 81) ; Sancho de son Quichotte (*Ibid.*, p. 15), jeune Canadien français « nerveux à ne pas tenir en place », « petit » mais « sans peur » et « doué d'une force étonnante », qui « a souvent réussi où aurait échoué Volpek », et toujours prêt à jouer sur les mots, « facétieux » (*la Montagne creuse*, p. 22, 26 et 29) ; et par Barbara, agent secret européen :

Ce qui était trompeur, chez Barbara, c'était justement qu'on ne l'aurait jamais spontanément prise pour un agent secret. De grandeur moyenne, de taille en apparence frêle, bien sûr on eût plutôt dit un mannequin professionnel ou une starlette de cinéma. Car elle était d'une rare beauté, les cheveux d'un noir jais, les yeux bleu foncé, une peau laiteuse et une bouche mobile et admirablement découpée. [...]

Mais experte en judo — ceinture noire dans des épreuves passées au Japon même — et capable de démontrer une force physique surprenante. Elle maniait les armes aussi habilement que le faisait Volpek [...] (*Ibid.*, p. 8).

L'ennemi est toujours le même : la redoutable organisation de l'O.U.R.S. (Organisation universelle pour la révolution socialiste), dont les trois principaux agents sont Vosk, le chef (« L'homme était grand. Il avait des allures de géant. Sa tête était carrée, son menton grossier, patibulaire, ses yeux d'un bleu froid, au regard cruel », *Ibid.*, p. 19), Vassili, son adjoint :

Vassili était un angoissé. Nerveux, alors que Vosk était une brute impassible, Vassili possédait par contre d'inépuisables ressources d'imagination. Maigre, agile, téméraire, il se fondait avec la nuit, il disparaissait dans la foule, il semblait un fantôme, au contraire de Vosk, dont le

principal atout était la puissance cruelle, la brutalité, la charge mastodontesque. (*Ibid.*, p. 21.)

et l'espionne Vanda, « une grande fille à lunettes d'écaille, à la démarche hommasse, au cheveu raide et sans grâce. Mais elle pouvait se déguiser si bien qu'on ne l'eût pas reconnue entre mille » (*Ibid.*, p. 23). La symétrie dans la composition des deux trios est à ce point patente qu'un même adjectif, « nerveux », décrit les deux adjoints et les situe assez semblablement en regard des attributs du chef ; mais l'opposition ne l'est pas moins, qui fait des deux chefs forts un athlète et une brute, de Vassili l'« âme damnée » (*Ibid.*, p. 20) de Vosk, des deux espionnes un mannequin professionnel dont la beauté même est trompeuse et une hommasse qui sait habilement se déguiser. Symétrie/opposition qui trouve son écho jusque dans la dénomination des personnages. Vosk est l'ennemi numéro un de Volpek : on note la ressemblance homophonique, la répétition du *Vo* initial et du *k* final. Par ailleurs, Volpek est le patron, le « Boss », ainsi que l'a baptisé (*Ibid.*, p. 32-33) et ne cesse de l'appeler son adjoint, amateur et praticien des jeux de langage, « facétieux ». Or cet adjoint s'appelle Boson¹⁴, « petit boss » (benoît ?) en quelque sorte. Les deux trios opposés pouvant être identifiés chacun par la lettre initiale des noms de leurs membres, les matches mettront aux prises les trois B (ons ?) : le Boss, Boson et Barbara, contre « les trois V » (ilains ?), « le sigle du sinistre trio Vosk, Vassili, Vanda » (*Ibid.*, p. 24). Notons encore l'utilisation de la voyelle *a* dans les deux prénoms féminins, Barbara, plus « féminine » sans doute, ayant droit à un *a* de plus.

Dès le début du premier roman, « l'ambiance, le nombre et la personnalité des joueurs, les règles du jeu », tous les éléments de base des combinatoires sont en place. Il faut pourtant constater, suivant en cela la piste offerte par les jeux de langage de Boson, que son patron et vedette de la série, Boss et Volpek, apparaît à tout le moins (il fut aussi Jean-Pierre Dupont) comme double, nommé à la fois en V et en B. Lettres qui, vous le savez lecteur impénitent, sont parfois la même, ce qui nous oblige à acheter nos livres chez le ou la libraire. Nommé à la fois en V et en B, l'agent secret Volpek participe des deux camps qui *doivent* s'affronter ; cette hypothèse oblige la lecture à le prendre en filature.

L'O.U.R.S. ennemie (ou « les Forces du Mal », *Ibid.*, p. 14), c'est bien sûr l'URSS aussi, l'ours soviétique et les contrées devenues vassales « du marteau et de la faucille » (*la Bête à 300 têtes*, p. 66), les pays du bloc de l'Est. Né d'un père canadien-français et d'une mère yougoslave, Jean-Pierre Dupont est originaire à la fois de l'Ouest et de l'Est ; qui plus est, la Yougoslavie, « pays pas tout à fait communiste mais vaguement hostile quand même » (*le Secret de Mufjarti*, p. 6), appartient au bloc de l'Est sans en être tout à fait. Si le premier roman de la série se déroule au Canada et permet de fort belles descriptions de Québec, du fleuve Saint-Laurent et du Labrador, le deuxième se déroule surtout en Yougoslavie et en Albanie (peu portée vers l'URSS), avec incursion en Méditerranée, et nous apprend, au cours d'une longue parenthèse du narrateur (p. 62-67), les origines du héros. Ainsi, que sa mère lui a donné son nom d'agent secret au moment où il lui a appris la nature du métier qui serait le sien :

Et elle lui avait donné ce nom de Volpek. C'était le nom d'un héros de légende, un montagnard monténégrin de la Yougoslavie, homme des temps anciens, qui était descendu de ses repaires autrefois et, prenant la tête des paysans des vallées, avait chassé les Turcs oppresseurs de ses cantons... (p. 63) ¹⁵.

De fait, *le Secret de Mufjarti* pourrait bien s'intituler *le Secret de Volpek* s'il n'était pas contradictoire ou contre-indiqué de révéler le secret d'un agent comme Volpek ; à toutes fins utiles, le docteur Mufjarti, Albanais, est bien peu présent dans le roman qui porte son nom. Mais il a découvert « un produit cancérigène d'effet ultra-rapide et sûr » (p. 16) ; or le cancer, contrairement aux bactéries, « n'est aucunement contagieux » (p. 17). On devine l'usage qui pourrait être fait d'une telle invention ; on comprend pourquoi Moscou a invité Mufjarti chez elle, pourquoi aussi, sur le bateau qui doit le ramener chez lui, se trouve un spécialiste de la chirurgie plastique. Or, justement,

Pour assurer qu'en effet tous les ponts étaient vraiment coupés, Jean-Pierre Dupont avait même subi secrètement une intervention de chirurgie plastique, qui avait à jamais modifié son visage. Seuls ses parents, dans des rendez-vous secrets et soigneusement organisés pour n'éveiller aucun soupçon, savaient que leur fils était ce Volpek dont parfois, mais à mots couverts, les journaux parlaient (p. 67).

Enchâssement, mise en abyme et spécularité : le sujet du roman recoupe/raconte ce que contient la longue parenthèse

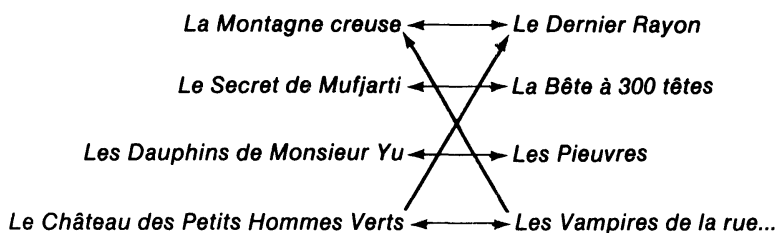
située à peu près en son centre, sauf que la chirurgie plastique doit être épargnée à Mufjarti, puisque l'O.U.R.S. s'en servirait à mauvais escient. Faut-il bien s'étonner, dès lors, que le roman fourmille d'allusions au théâtre, que Volpek et Boson s'y déguisent avec une efficace virtuosité garante de leurs succès ? Car Volpek travaille ici en terrain doublement connu : lieu de l'origine maternelle et chirurgie plastique. Être agent secret signifie savoir jouer (basket, hockey, football, théâtre) de l'identité et savoir lire aussi, selon ce qu'explique Volpek à Boson (p. 95). Mais qui suis-je étant si multiple, à la fois Dupont, Volpek et Boss ? Entouré de Boson et de Barbara, du Canadien français et de l'Européenne, Volpek se retrouve comme au cœur de sa double origine, dédoublé et redoublé. Et puisque le Canadien français transforme son propre nom (et lui-même) en un diminutif en nommant son chef Boss, tout se passe comme si, à l'intérieur même du trio des Bons, ce chef était renvoyé à son européenité maternelle : Volpek, ainsi baptisée par sa mère yougoslave.

L'action des *Dauphins de Monsieur Yu* se déroule à Hong Kong, ville chinoise anglaise comme chacun sait : le trio des B saura déjouer les déguisements du Monsieur en titre. Dans le roman suivant, *le Château des Petits Hommes Verts*, l'action se déroule au Québec et les V en sont totalement absents ; Volpek et Boson y sont plutôt aux prises avec des Horraniens, extra-terrestres sans malignité qui luttent eux-mêmes pour leur survie. La présence des extra-terrestres sur la Terre ayant connu une solution à l'ONU, Volpek et Boson, dans *le Dernier Rayon*, se retrouveront, renversement symétrique, dans les anneaux de Saturne. Où ils seront piégés par les trois V. Alors qu'il ne leur reste plus qu'à attendre l'explosion mortelle, ils sont sauvés *in extremis* par Barbara, aux commandes du vaisseau spatial *Kospeck X* de fabrication yougoslave (p. 118 et 41), vaisseau que Volpek n'avait pas jugé assez fiable pour la randonnée dans l'espace (p. 42). Il devient alors assez difficile de résister à la tentation de l'énoncé suivant : après avoir été (re)nommé par sa mère, Volpek est encore (re)mis au monde par (des substituts de ?) celle-ci. On peut d'ailleurs lire, au début du dernier chapitre du roman : « Volpek dans le bureau du Ministre. / Un Volpek mûri, on eût dit, par la terrible expérience qu'il venait de connaître. / Un regard plus lointain, celui d'un homme qui aurait vu la forme ultime de son destin » (p. 123).

Sixième aventure, *la Bête à 300 têtes* se déroule en Italie. Nouveauté dès le début du roman : les 3 V habituels ont fait place à un nouveau trio, « Verak, Lola sa femme et Bosnos » (p. 6). Si l'O.U.R.S. pouvait être lassée de l'échec de ses espions, l'auteur avait peut-être le goût de tenter de nouvelles expériences, d'essayer de nouvelles combinaisons (susceptibles aussi de renouveler l'intérêt de ses jeunes lecteurs). Verak, « [é]rudit lui-même, fervent d'art, d'une grande urbanité en apparence » (p. 7), est le chef du trio et Bosnos « son secrétaire particulier » (p. 6). Mais nous apprendrons bientôt que sous le nom Bosnos, anagramme presque parfaite de Boson, se cache Vassili (p. 25) ; quant à Verak, un chapitre entier, le neuvième (p. 65-75), presque au centre du roman, sera consacré à nous le faire connaître. Privilège rare, inattendu, dans ce type de romans, l'espionnage favorisant plutôt des personnages à la psychologie simple, stéréotypée, allant de pair avec le caractère manichéen des situations. Privilège que la série, jusqu'ici, a réservé au seul Volpek. « Homme de science » (p. 70) qui connaît bien les systèmes de communications mais qui a préféré la « vie secrète des hors-la-loi, des espions » (p. 67), Verak réfléchit aux paradoxes de son existence, se compare à ce Volpek qu'il tient prisonnier. Mais celui-ci s'est déjà échappé ; grâce aux merveilles des communications, il déjouera bientôt l'organisation monstrueuse de son adversaire dont la « langue maternelle » (p. 97) est le yougoslave. Une fois connu du lecteur, Verak se révèle un anti-Volpek ou, plus justement, un Volpek qui a mal tourné, un double qui se trouve de l'autre côté de la barricade. Car la ligne peut être mince qui sépare les B des V : dans *les Pieuvres* dont l'action se passe en Sicile et dont le prétexte n'est pas sans parenté avec *les Dauphins*, Volpek négociera avec la Mafia (surnommée aussi « la Pieuvre », on le sait) ; et si Volpek et Boson s'étaient fait voler leur vaisseau spatial par les 3 V dans *le Dernier Rayon*, ils voleront le yacht de ceux-ci pour s'échapper, dans *les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, de l'île des Antilles où, prisonniers, ils allaient être soumis au carnage des vampires scientifiquement dressés par les Oursiens, par Vanda plus particulièrement. Devant ce nouvel échec, Vosk « [l]evant les yeux sur Vanda, [...] la regarda d'un air éploré, presque enfantin » (p. 141).

Ainsi parcourue dans l'entier de son déroulement, la série semble pouvoir se subdiviser en doublets de quatre titres

chacun dont les composantes, échos et modulations, se reprennent et se répondent, suivent un même mouvement. Construction qui pourrait être représentée par le schéma suivant :



Les deux premiers romans, *la Montagne* et *le Secret*, décrivent l'origine ; l'un le pays natal pour lequel travaille l'agent secret, le second le lieu de l'origine maternelle qui rend compte aussi de son nom d'agent. Le troisième parle de la nature, des animaux, des bêtes que l'homme veut dompter, pervertir plutôt, puisque l'entreprise est l'œuvre des Vilains. Le quatrième place Volpek et Boson en face de l'Autre absolu, ces petits E.T. verts venus de l'ailleurs spatial, où les B se retrouvent à leur tour dans *le Dernier Rayon*. Or ce roman et le suivant, comme les deux premiers, parlent d'origine et d'identité : Volpek renaît, rescapé de la mort par Barbara et son vaisseau yougoslave dont le nom même l'apparente au héros, pour devoir ensuite affronter un double presque parfait de lui-même, Verak. Septième roman, retour aux animaux marins, des pieuvres cette fois ; l'action se déroule en Sicile, lieu qui n'est pas seulement italien, comme Hong Kong n'est pas seulement chinoise. *Les Vampires* : l'Autre encore, mais venu du cœur de nous-mêmes, cet Autre que nous portons et qui risque de nous vampiriser. Boson et Volpek échapperont aux vampires : en découvrant/devinant (c'est cela « Je comprends sans comprendre » ?) que le quai est creux (p. 128 et 134) et camoufle un yacht salvateur. Cette fin de série, cohérente, nous ramène à son début : n'avait-on pas découvert, alors, que la montagne était creuse ?

Permettant toutes les dissimulations et dès lors véritable hantise pour l'agent secret, le lieu creux : grotte, caverne, souterrain ou labyrinthe est sans doute le lieu privilégié de l'action des romans. Même sur Saturne. Sa récurrence a quelque chose de systématique, d'obsédant. Ce passage de *la Bête à 300 têtes* pourrait constituer un leitmotiv :

Il y avait un mot de passe pour l'opération en cours.

— Les Enfers Souterrains, prononça Volpek (p. 63).

Les apparences sont un leurre : la montagne est creuse et c'est au cœur de la terre et sous l'eau que se cache l'énigme, que se joue l'essentiel, que se tapit l'Autre que je suis, que se trouve l'explication première et dernière, la vie et la survie. Qui suis-je ? B et/ou V ? Dupont, Volpek ou Boss ? Question facétieuse, creux du secret à (re)découvrir à chaque mission, chacune mettant en jeu le sort du monde, c'est-à-dire le mien, et réitérant diversement le Nom-de-la-Mère. « Homme extraordinairement équilibré », Volpek ne craint pas le « voisinage de deux mondes à part », selon l'épigraphe première. Aussi équilibré que l'équilibriste marchant sur son fil, lieu de tension toujours momentanément en équilibre entre diverses forces opposées. Luttant contre l'O.U.R.S., Volpek, finalement, mène un combat assez semblable à celui de Tayaout dans *Tayaout, fils d'Agaguk*¹⁶ et d'Antoine dans *la Quête de l'ourse*¹⁷ : s'il n'affronte pas l'ourse de la nature, matérialisation de l'esprit de la toundra ou de la forêt, il doit affronter celle des institutions humaines, politiques ou sociales, qui se souviennent aussi de la toute-puissance primitive de la nature, dont elles se réclament souvent.



Quatrième des huit romans et de ce fait situé à la fin du premier doublet de la série, *le Château des Petits Hommes Verts* constitue une sorte d'exception à l'intérieur de celle-ci. Plus près de la science-fiction que du roman d'espionnage, cette aventure est la seule où Volpek, nous l'avons déjà souligné, doit affronter un adversaire autre que les V, Vosk ou Verak et leurs vassaux — encore que les Petits Hommes doivent être Verts. Leur château :

Ce château ne semblait pas avoir « d'extérieur », si l'on peut dire. Il était taillé en plein roc et constituait une réplique parfaite, mais on voyait bien qu'il n'avait pas de véritable existence (p. 50)...

Et ce château, sans fenêtre..., comme s'il n'existait vraiment pas, comme s'il était une illusion (p. 54)...

Comment peut-on à la fois *être* et *être une illusion* ? « Château fictif » (p. 61), montagne et creuse¹⁸, l'illusion n'en est pas moins « criante de vérité » (p. 54) : les Petits Hommes Verts,

maîtrisant les forces magnétiques et pouvant réarranger les molécules à leur goût (p. 58), peuvent ainsi reconstituer, dans « le promontoire rocheux » (p. 57), un château ancien : « C'est de la création ! dit Volpek. Au sens le plus absolu du mot » (p. 58). Création au second degré, palimpseste.

Mais pourquoi les Petits Hommes Verts sont-ils venus sur la Terre et pourquoi se cachent-ils dans un rocher ? À travers le récit de Mujial (p. 89 *sq.*), que Boson et Volpek viennent d'emmener, ligoté, à Ottawa, nous apprenons que les Horrariens, autrefois des géants, sont en voie d'extinction. Grâce à « l'avance incroyable de sa science » qui lui avait permis de combiner « les propriétés magnétiques et les principes de la photosynthèse », ce peuple avait réussi à faire de sa planète pourtant ingrate, Horrano, « un véritable paradis » (p. 89). Les géants sont aujourd'hui des nains réduits à demander l'hospitalité de la Terre, leur planète ayant perdu son magnétisme (p. 90). Ce que Volpek avait déjà deviné :

— Votre couleur verte ! Vous êtes chlorophylliens ? Vous êtes des mammifères, mais vous possédez la caractéristique des plantes, vous survivez par photosynthèse. Donc, vous avez un besoin essentiel de rayons ultraviolets (p. 59) !

En langage de Boson, les Petits Hommes Verts deviennent des « petits hommes-céleris » :

— Bien trouvé, Boson, dit Volpek en riant. Tu n'as jamais dit si vrai ! Ce sont des hommes-végétaux (p. 65).

Boson et le mot drôle, juste : ces petits hommes *sont* la nature. Alors, comment les combattre ? Volpek hésite, mission qui ne ressemble à aucune autre : « Il faut de la diplomatie », avait-il déjà dit à Boson, « et je ne suis pas diplomate » (p. 10). Il ne trouve qu'à pactiser avec Mujial qui veut détrôner son chef, le Sage. Et quand l'armée déploie tout un arsenal pour réduire à l'impuissance ce peuple digne et intelligent qui se bat pour survivre, le lecteur hésite aussi à choisir son camp.

Bien entendu, l'histoire finit bien. Ou presque. Mujial reçoit le salaire de la trahison et une île est accordée aux petits hommes :

Il existe donc aujourd'hui une grande île bienheureuse, embaumée et dotée d'un climat d'une merveilleuse uniformité en plein Gulf-Stream.

Sur toutes les cartes il a fallu ajouter cette terre, créée pierre par pierre, brin d'herbe par brin d'herbe, fleur par fleur, pour le seul usage des Horraniens.

Ils sont là, par quelques dizaines de milliers.

Leurs savants enseignent aux nôtres les secrets de l'univers dont nous ne soupçonnions même pas l'existence (p. 125-126).

En quelque sorte, l'île introuvable¹⁹ devenue réalité par les vertus combinées de la science et de la fiction. Pas tout à fait pourtant car sur les traits des Horraniens se superposent ceux d'autres peuples dont l'œuvre de Thériault a souvent parlé, les Indiens et les Inuits, autrefois géants en leur nature et leurs terres d'origine, aujourd'hui réduits à l'impuissance et à la solitude de quelques îlots de pays. Si la *nature* des Petits Hommes Verts est aussi celle de leur utilisation de la *science*, le fruit de leurs connaissances, cette science ne trouve d'applications que si les ressources de la nature ne sont pas épuisées. S'appartenir, c'est (se) connaître et (s')inventer, connaître et maîtriser les « secrets de l'univers », agent secret du monde et de soi-même.

Sommaire de la série ou épilogue métatextuel

Donc, lecteur impénitent, lire encore et toujours, c'est-à-dire apprendre, connaître.

— Où avez-vous appris toutes ces choses, s'exclama Boson. Je ne suis pas encore arrivé à vous prendre en défaut.

— J'ai beaucoup lu, répondit Volpek. Jamais je ne me suis couché le soir, même lorsque j'avais treize ou quatorze ans, sans lire au moins une demi-heure dans mon lit avant d'éteindre la lumière. J'ai lu de tout, j'ai tenté de me renseigner sur tout. J'étais curieux de tout savoir... C'est extraordinaire tout ce qu'on peut apprendre de cette façon...

— Je le constate, Boss. Il n'y a rien à votre épreuve. Nous sommes ici en pays étranger, inaccessible, peu civilisé, eh bien, vous vous promenez là-dedans comme si vous y étiez né...

— Quand on connaît l'histoire des Balkans, Boson, il est facile ensuite de déduire comment il en est de l'Albanie, un pauvre petit pays toujours pris entre deux feux (*le Secret de Mufjarti*, p. 95).

Dialogue de belle venue, on l'avouera, dans une série pour la jeunesse. Lire à tout âge et lire de tout. Lire James Bond et Bob Morane, Eco et Thériault, le basket et le hockey, globe-trotter de la lecture. Parcours suivi dans notre lecture de la série : celui de ses intentions originelles, de ses symétries/oppositions

attendues, la constitution des trios, les noms des personnages, la structuration de la série. Jouant des stéréotypes attendus, la série pourtant les dépasse : plus qu'une opposition élémentaire, l'utilisation des B et des V signale une ressemblance qui pose la question des origines et de l'identité. Détours yougoslaves et recherches dans les cavernes, à deux reprises, puisque la série se constitue en doublets. Bien plus qu'il n'y paraît à première lecture, bien plus que l'attendu n'aurait pu le laisser deviner, la série volpékienne tisse un *texte* structuré, organisé par son écriture, par le langage même de son propos.

Notre parcours aura surtout été organisé autour de Volpek. Mais l'arrière-scène, lieux, personnages, histoire, géographie, se révèlent d'une aussi grande vitalité : Volpek a beaucoup lu et Thériault beaucoup bourlingué (et *vice versa*). À titre d'exemple, ce passage de *la Bête à 300 têtes* :

— Il reste un moyen, Boson...

— Lequel ?

— Faire un miracle.

Ils filèrent vers Florence, descendant les larges lacets du boulevard qui mènent du faite de l'antique colline où se trouve encore un théâtre romain en magnifique état de conservation, à travers les vergers et les jardins des villas autrefois riches, palais de dames, folies de ducs et de princes florentins.

À Florence, ils traversèrent la Piazza della Libertà, descendirent la Via Cavour, touchèrent la Piazza San Marco et son monastère où Fra Angelico peignit autrefois ses incroyables fresques à la lueur d'un lumignon de cire d'abeille, dans des cellules de Dominicains qu'une simple fente étroite dans l'épaisse muraille de pierre solide alimentait d'un peu d'air et de lumière.

De là, Volpek et Boson gagnèrent la Piazza del Duomo où trônent l'énorme et baroque cathédrale de Florence et le baptistère à la célèbre porte de bronze décrivant en reliefs saisissants l'histoire de la Création humaine.

Prenant alors à droite sur la Via Cerratani, puis le long de Panzani et de là à gauche en longeant Santa Maria del Fiore, la Sainte-Marie des Fleurs dont l'église est si gaie et si bruyante, ils s'engagèrent dans le dédale des petites rues qui aboutissent à l'Arno, et dont la plus pittoresque est sans contredit la Via delle Belle Donne, la rue des Belles-Dames.

Rangeant la voiture dans un parcage ménagé entre deux hautes demeures moyenâgeuses, les deux hommes se hâtèrent vers un petit bar-café à l'italienne : porte tendue d'un rideau fait de perles de bois enfilées et pendantes, dont le mouvement souple et ondulant à chaque passage ou à chaque brise [...] (p. 51-52).

« Du faite de l'antique colline » au « petit bar-café », le parcours tortueux et culturel éprouve l'adresse de qui tient le volant... Lecture à continuer. À (pour)suivre, épilogue en forme de prolepse.

Université du Québec à Rimouski.

Notes

- ¹ Umberto Eco, « James Bond : une combinatoire narrative », dans *Communications* n° 8, Paris, Seuil, 1966, p. 90.
- ² Yves Thériault se raconte (Entretiens avec André Carpentier), Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 134.
- ³ Qui ont toutes été publiées (format poche) à Montréal chez Lidec :
 1. *La Montagne creuse*, 1965, 141p.
 2. *Le Secret de Mufjarti*, 1965, 136p.
 3. *Les Dauphins de Monsieur Yu*, 1966, 143p.
 4. *Le Château des Petits Hommes Verts*, 1966, 135p.
 5. *Le Dernier Rayon*, 1966, 141p.
 6. *La Bête à 300 têtes*, 1967, 119p.
 7. *Les Pieuvres*, 1968, 129p.
 8. *Les Vampires de la rue Monsieur-le-Prince*, 1968, 144p.
- ⁴ Jean Bellemin-Noël, *le Texte et l'avant-texte*, Paris, Larousse, « L », 1972.
- ⁵ Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, « Poétique », 1982, p. 9.
- ⁶ Yves Thériault, *la Rose de pierre*, Montréal, Jour, « les Romanciers du Jour », 1964, p. 14.
- ⁷ « ... le seul début possible », écrit Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, « Tel » n° 13, 1976, p. 82.
- ⁸ Yves Thériault, *Agaguk*, Montréal, l'Homme, (1958) 1963, p. 9. Il s'agit de l'incipit du roman.
- ⁹ Gérard Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, « Poétique », 1987, p. 316 et 323.
- ¹⁰ Yves Thériault se raconte, *op. cit.*, p. 144-145.
- ¹¹ Yves Thériault, *Aaron*, Paris, Grasset, 1957, p. 88.
- ¹² Yves Thériault, *Mahigan*, Montréal, Leméac, 1968. Si le déroulement d'*Agaguk* met en opposition le couple Iriook-Agaguk et la tribu inuit, celui de *Mahigan* nous montre en parallèle la croissance de Mahigan l'homme et de Mahigan le loup puis leur affrontement final. Mahigan signifie loup en langue des Cris (*Mahigan*, p. 16) ; l'homme porte donc, parce qu'il possède certaines de ses caractéristiques, le nom de la bête qu'il affrontera.
- ¹³ Yves Thériault, *Agoak. L'Héritage d'Agaguk*, Montréal, Stanké, 1975. Ce roman est divisé en deux parties : « les Esquimaux », puis « les Inuit ». Un même peuple est désigné, celui du héros (spécialisé en informatique) ; selon sa dénomination dans la langue de l'Autre, puis dans la sienne.
- ¹⁴ On peut lire dans *le Petit Robert 1* (1978), sous le vocable boson : « *n.m.* (mil. XX^e ; du nom du physicien indien Bose, et -on, de *électron*). *Phys at.* Nom

générique des particules régies par la statistique de Bose- Einstein et dont le spin est entier ou nul (mésons M et K, photons). V. aussi **Fermion**». Coïncidence plutôt humoristique dans une série qui contient des « renvois », des « explications scientifiques ».

¹⁵ On pense au nom Tayaout, « un nom brave » d'autrefois (*Agaguk*, p. 95-96), donné à leur premier fils par Iriook et Agaguk.

¹⁶ Yves Thériault, *Tayaout, fils d'Agaguk*, Montréal, l'Homme, 1969.

¹⁷ Yves Thériault, *la Quête de l'ourse*, Montréal, Stanké, 1980.

¹⁸ Le dernier roman de la série « les Ailes du Nord » s'intitulait, lui, *la Montagne sacrée* (Montréal, Beauchemin, 1962).

¹⁹ Selon le titre d'un recueil de nouvelles de Thériault, *l'Île introuvable*, Montréal, Jour, « les Romanciers du Jour », 1968.